

Bibliothèque du psychiatre



■ **Karl Abraham**
Manie et mélancolie.
Sur les troubles bipolaires
 Paris : Petite Bibliothèque Payot,
 2010

Les éditions Payot, qui éditent déjà les œuvres complètes de Karl Abraham (1877-1925) en français, ont pris l'heureuse initiative d'y sélectionner trois de ses textes et de les rendre accessibles sous forme d'édition de poche, permettant ainsi à un public plus large de faire connaissance avec une œuvre sans doute quelque peu oubliée, et pourtant d'actualité. En effet, parmi les premiers élèves de Freud, Abraham est celui qui s'est le plus intéressé aux troubles maniaco-dépressifs ; il sera d'ailleurs le principal maître à penser de Melanie Klein, qui saura insérer la réflexion clinique sur ces pathologies dans une vision plus vaste du psychisme humain, en en faisant la deuxième « position » qui caractérise son développement au cours de sa première année.

**Rubrique coordonnée
 par Eduardo Mahieu**

Or, depuis les remaniements nosographiques initiés par les dernières éditions du DSM, la vieille « psychose maniaco-dépressive (PMD) », devenue un temps « maladie maniaco-dépressive », a beaucoup gagné en périmètre sous l'appellation générique de « troubles bipolaires », lesquels toucheraient entre 3 et 4 % de la population, contre 0,5 à 0,6 % de la « PMD » de l'enseignement d'il y a quarante ans. Abraham n'y verrait sans doute pas d'inconvénient, pas plus que Freud, puisqu'ils respectaient et suivaient tous les deux l'œuvre nosographique d'Emil Kraepelin (1855-1926), qui a constitué dans la 6^e édition de son *Traité*, en 1899, l'ensemble des troubles de l'humeur comme un deuxième grand groupe de pathologies à côté des troubles psychotiques (qu'il a appelé « démence précoce », la future schizophrénie) ; troubles de l'humeur dans lesquels il va donc insérer la totalité des états dépressifs, indépendamment de leur intensité, de leurs caractéristiques cliniques propres, ou de leur caractère réactionnel ou « constitutionnel ». Il faisait l'hypothèse d'une origine biologique commune, qui

n'est pas sans rappeler la démarche de la psychanalyse elle-même, qui tend à aller au-delà des découpages nosographiques vers l'identification de problématiques de base plus générales et fondamentales.

L'intérêt de l'œuvre d'Abraham sur ces pathologies tient à plusieurs aspects, qui ont souvent un caractère d'intermédiaire et de « passeur ». Intermédiaire entre Freud et Klein, puisque Abraham s'intéresse aux premiers mois de la constitution psychosexuelle, explorant le « stade oral » dans toutes ses ramifications, bien au-delà de ce que Freud a pu écrire ; intermédiaire entre la psychanalyse et la psychiatrie, en partant de l'organisation conceptuelle de cette dernière pour développer son investigation psychanalytique ; et intermédiaire entre une psychanalyse de l'évolution psychosexuelle et pulsionnelle, telle que Freud l'a conçue, et une psychanalyse, sinon des « interactions précoces », concept qui n'est pas unanimement partagé, en tout cas de la place de l'objet primaire dans la constitution du psychisme humain (Winnicott, Bion, mais aussi Racamier), qui prédomine actuellement sur une bonne partie du monde psychanalytique.

On hait un parent

C'est justement sur cet « objet primaire » que porte le premier des trois textes réunis dans le présent volume : l'étude d'Abraham sur le peintre Giovanni Segantini (1858-1899) intitulée « Giovanni Segantini. Essai psychanalytique » (1911). Orphelin très tôt de mère, et ayant créé une œuvre dans laquelle Abraham pense déceler les traces de cette perte, et le ressentiment consécutif à cet « abandon précoce », Segantini devient l'exemple même d'une configuration psychopathologique qui n'avait pas encore attiré l'attention de Freud : une haine portée sur l'imgo d'un des deux

parents qui ne doit rien à la rivalité œdipienne.

Si les « mauvais sentiments » n'étaient pas ignorés de Freud au cours des quinze premières années de son œuvre – comment en serait-il autrement ? –, ils sont toujours en rapport avec des situations de rivalité, de compétition, de jalousie, de concurrence : on est toujours trois dans l'« autre scène » du théâtre humain que découvre Freud, et même cette formulation d'une extrême condensation spéculative, la « découverte de l'objet dans la haine », ne viendra que plus tard, en 1915, avec les essais métapsychologiques. En 1911, année de publication de l'essai d'Abraham, une telle perspective est absolument nouvelle. Lorsqu'on lit les minutes de la Société psychanalytique de Vienne au printemps 1911, on voit bien qu'Abraham commence déjà à élaborer la perspective qui sera portée, vingt ans plus tard, par son élève Melanie Klein : l'idée du caractère primaire des deux courants opposés d'amour et de haine, présents d'emblée dans la psyché, loin de leur union sous forme d'ambivalence, et pouvant s'attacher à leurs objets de façon isolée, « désintriquée », et en dehors de toute triangulation. Pour Abraham, les peintures de Segantini, alternant des images idéalisées de mères paysannes dans la luminosité de magnifiques paysages alpins, et des paysages glacées et désertiques, où des « mauvaises mères », « luxurieuses », dépérissent accrochées à des arbres morts, semblables à des toiles d'araignée, expriment une idée que la psychanalyse n'a pas encore découverte : l'idée selon laquelle l'objet peut être totalement « bon » ou totalement « mauvais », sans possibilité de mélange entre les deux, et donc qu'il peut être haï en tant que « mauvais », c'est-à-dire en soi, sans aucun terme tiers dans cette relation duelle et primitive. On est ici dans une configuration qu'André Green explorera par la suite sous la notion de « complexe de la mère morte », matrice de toute dépressi-

tivité, au-delà des découpages nosographiques, et en ce sens introductrice du vaste ensemble que la psychiatrie contemporaine dessinera sous le terme de « bipolarité » : une bipolarité que la psychanalyse découvre donc comme bancale, car son noyau serait cette problématique de perte précoce, hors tout Œdipe, empêchant l'organisation efficace de l'ambivalence, alors que ses autres figures cliniques, manie ou hypomanie comprises, ne sont que des manœuvres défensives face à elle.

Il est intéressant de noter que, dans ses textes, Abraham parle déjà de « sadisme », tout comme Melanie Klein plus tard, en assimilant donc ce dernier à l'agressivité et à la haine. On y verra la marque du grand clinicien qu'il était, car il sait déjà – ce que Freud ne formulera que plus tard, à propos de la pulsion de mort – qu'il est difficile, voire impossible, d'observer une telle pulsion agressive, haineuse, à l'état pur ; que son expression clinique nécessite un minimum de libido, si bien que ce que la théorie repère comme « agressivité » ou « haine », la clinique ne peut l'observer que sous forme de sadisme.

On n'est pas encore dans la maladie maniaco-dépressive dans ce premier texte du volume. Segantini est peintre, Abraham développe sa réflexion à partir de sa biographie et de l'analyse de ses peintures, et le texte qu'il produit est aussi une étude sur la sublimation – même s'il note déjà le caractère d'alternance entre le magnifique et le sinistre dans les toiles de Segantini. Le deuxième texte du volume, écrit peu de temps après, en 1912, « Préliminaires à l'investigation et au traitement psychanalytique de la folie maniaco-dépressive et des états voisins », entre dans le vif du sujet.

L'incapacité d'aimer

Avec ce texte, on assiste à la naissance de l'ambivalence, ou plutôt à

la naissance de l'exploration systématique de son échec. Le moment historique est intéressant. Freud avait déjà repéré l'échec d'une union réussie des motions d'amour et des motions agressives au sein d'une pathologie particulière, la névrose obsessionnelle. Bleuler de Zurich, chez qui Abraham avait travaillé comme jeune psychiatre quelques années auparavant, emprunte à la même époque le terme à Freud, mais pour en faire presque son contraire : ce qu'il décrit comme ambivalence au sein de la « schizophrénie » qu'il vient d'inventer est plutôt l'échec de l'ambivalence, c'est-à-dire une manifestation séparée de chacune des deux tendances, sans « union » possible, responsable de l'anarchie affective et comportementale de ces patients. Abraham, lui, prolonge ses investigations aux racines de l'ambivalence, il explore le moment où celle-ci s'établit, où elle *aurait dû* s'établir. La désunion amour-haine qu'il décrit apparaît primaire, fondamentale, destinée à un certain nombre de transformations (tendresse-hostilité, motions libidinales-motions agressives, et même activité-passivité), comme la matrice d'un « couple d'opposés » (selon le terme utilisé par Freud) qui, à travers ses multiples ramifications, prépare la dichotomie fondamentale entre Éros et Thanatos. Pour lui, la « psychose dépressive », selon le terme qu'il utilise, est toujours le fait de la prévalence des sentiments négatifs : « la maladie survient toujours du fait d'une disposition haineuse paralysant la capacité d'aimer ».

Dans les années qui suivront, les échanges entre Abraham et Freud, soit par lettres, soit par publications interposées, font apparaître une situation assez inattendue, qu'illustre bien le dernier texte du volume, « Examen de l'étape prégénitale la plus précoce du développement de la libido », écrit en 1916. Abraham semble fortement impressionné par la lecture des *Trois essais sur la théorie de la sexualité*, l'ouvrage majeur de 1905 de Freud,

et par la mécanique du modèle de fixation-régression qui rend compte des pathologies psychonévrotiques, et même de nombreuses manifestations de la vie quotidienne, à partir de cet exposé de l'évolution psychosexuelle. Et donc, très logiquement, il tente de l'appliquer aux pathologies non névrotiques. De ce fait, et toujours en vertu du modèle fixation-régression, il explore l'étape prégénitale « la plus précoce », puisque aussi bien la clinique que la théorie indiquent que c'est à ce niveau initial qu'il faut rechercher les fixations des pathologies psychotiques. Et c'est ainsi que le clinicien trouvera dans ce texte d'une extraordinaire richesse tout un éventail de figures symptomatiques, associées d'une façon ou d'une autre à l'oralité : succion du pousse, tabagisme, boulimie, toxicomanie, alcoolisme, perte d'appétit de la dépression, crainte de mort par inanition du mélancolique, et même délire lycanthropique (l'idée délirante d'être métamorphosé en animal sauvage dévoreur d'hommes).

Du point de vue de l'option prise de ces recherches, l'« objet est contingent », selon la formulation

de Freud lui-même ; autrement dit, la dynamique évolutive du développement pulsionnel prévaut sur les aléas de la relation moi – objet, et notamment sur les particularités de l'objet. D'une certaine façon, la « mère morte » de Segantini est provisoirement mise de côté, au profit d'un modèle plus universel et plus conforme à la théorie freudienne de base. Abraham s'efforce d'utiliser, de vérifier et de démontrer la théorie à partir d'un matériel clinique que la pratique de Freud ne lui permet pas de rencontrer de façon courante, contrairement à lui, Abraham, qui gardera jusqu'au bout de sa courte carrière un intérêt certain pour les pathologies non névrotiques.

Or, c'est justement à ce moment que Freud publie *Deuil et mélancolie* (1917) où, à contre-courant du modèle pulsionnel, l'objet et les hasards de sa destinée semblent jouer un rôle non négligeable dans la pathologie envisagée, d'où le rapprochement entre deuil et mélancolie. La lecture croisée des deux textes dessine un véritable croisement de chemins : en rapprochant la mélancolie au deuil, Freud fait mouvement vers la mère per-

due d'Abraham (mère morte, mère indigne, mère abandonnante, mère indifférente, mère absente...), au moment même où Abraham tente de le rejoindre en utilisant au plus près de la clinique le modèle de l'évolution psychosexuelle prégénitale.

C'est cette histoire, et ces recherches, que permettent de découvrir les trois textes d'Abraham réunis dans le volume de la Petite Bibliothèque Payot. On comprend que la richesse de leurs élaborations dépasse largement la manie, la mélancolie, ou même les « troubles bipolaires » annoncés en couverture. Le lecteur y trouvera avec plaisir une pensée psychopathologique à la fois résolument clinique, et en même temps d'une grande inventivité théorique.

Vassilis Kapsambelis
kapsambelis@wanadoo.fr

Liens d'intérêt

L'auteur déclare ne pas avoir de lien d'intérêt en rapport avec cet article.